

Franck Morellus



Un récit transcrit par
Christine Longrée
Dans le cadre des activités de
Dominos LA FONTAINE asbl

Je me présente : Morellus Franck du Cheslon du Val de Liesoniare.

On dit de moi que je suis un grossier personnage. À l'association, ils disent que je suis un artiste, mais je n'ai rien appris. Je ne connais pas les techniques. J'invente.



Avant d'arriver ici, dans cette ville, au crépuscule de ma vie, j'ai d'abord été abandonné à l'âge de trois ans par ma mère. Le père, c'est un fils de cons que je n'ai jamais connu. Il a sûrement fait des enfants à des autres femmes. Tous les culs qu'il voyait à l'envers, pour moi, lui, il pétait dedans.

Nous étions quatre enfants, deux frères, deux sœurs. On étaient quatre Morellus. Ça c'était les vrais. Les vrais spermes du Père. Les autres, c'étaient des connards. Et ils ont peut-être mieux vécu que moi.

Là-dessus, la mère ne sachant quoi faire, elle nous a abandonnés dans la rue, comme ça... Heureusement que les camions poubelles étaient déjà passé !

De nous, qu'est-ce qu'on a fait ? On nous a pris, on nous emmené chez le juge. Alors, ça a commencé. J'étais un numéro. J'étais un Morellus placé par le juge parce que je n'avais pas connu le connard de père, le fils de pute... Ça se peut que le père qui m'a fait n'était pas mieux chez lui aussi. Si ça tombe, c'était aussi un type dont la mère s'était fait sauté par un inconnu ? Qui sait ?

À trois ans, j'ai été confié à la crèche de l'orphelinat de Brasschaat. Je n'ai jamais sucé une tette. À Brasschaat, il n'y avait pas de tette. On donnait un biberon, avec du lait en poudre. J'ai été construit en poudre : pomme de terre, soupe, tout était en poudre. Il n'y avait que la viande... Oh, la viande ! Qu'est-ce qu'il y avait comme viande ? C'était vraiment rien du tout. C'était très sévère. On ne pouvait pas parler à table. Il fallait ramasser les miettes sur la table. Puis avec les petits gu-gusses qui se moquaient, qui disaient : "Eh toi, tu n'as pas de parents. Nous on a des colis avec des bonbons et tout..." Je pensais : "Ne te tracasses pas, toi, tu vas dormir et moi, le retardé, quand tu vas dormir, je vais remplir ma panse." En effet, quand Gu-gusse dormait, je rentrais dans sa chambre et je mangeais presque tous

ses caramels dans le bocal. Ah ! C'était bon ! Le lendemain, il pleurait et allait se plaindre à l'éducateur. Et l'éducateur me punissait : "Morellus, à genoux sur la règle !" C'était comme ça. J'étais toujours puni. À l'école, je ne savais pas lire et encore moins écrire. Je ne voulais pas. Pour moi, le professeur était encore plus con que les élèves, les gu-gusses. Ce qu'il disait ne m'intéressait pas. Puisque je n'écoutais pas, puisque je ne savais pas répondre aux questions, j'allais au coin, mais pas sans crâner :

- Morellus, va au coin !

- Lequel ? il y en quatre, je peux pas être dans les quatre coins !

- Reste poli, sinon au soir, tu as une gifle.

- Et pourquoi au soir, vous savez pas me la donner maintenant ? Comme ça, vous gagneriez du temps !

- T'en auras deux !

- Bof, et bien j'en aurai deux !

Le soir, il s'est amené : Clac, clac. Et moi, je le regardais dans les yeux et je pensais : "Toi mon petit, fils de putain, quand tu seras plus vieux, moi, je serai plus grand et plus fort, c'est normal. Je vais te foutre une raclée dans ta gueule. Et si je vois ta femme, je suis encore capable de la baiser. Quoique, si elle est comme toi, non, ça ne me tentera pas !"

Et clac, et clac, les gifles pétaient sur mon visage, encore et encore. Le train-train continuait. Je ne savais toujours pas lire et encore moins écrire. Ils m'ont mis à apprendre pour être coiffeur parce que je ne voulais pas aller travailler comme maçon ou un autre de ces pires métiers où on attrapait froid.

Brasschaat, c'était une école flamande dont le nom signifiait "libre et joyeux". Il y avait des Flamands, normal. Il y avait aussi des bilingues. J'ai appris le métier de coiffeur, mais sans avoir de diplôme. On n'avait pas de diplôme là-bas. On n'avait rien du tout.

Heureusement, il n'y a pas eu de professeur, ni de surveillant qui a chipoté mon cul. De ce côté-là, ça allait. Heureusement !

On m'a mis aussi un peu à Mol et à Merkerplass, histoire de me calmer, mais rien n'y fit. En dehors des rudiments de la coiffure, je n'ai rien appris.

Le temps du service militaire est arrivé.

À l'armée, j'ai fait un peu le sot-sot. L'adjudant m'a dit sur un ton déterminé :

- Morellus vous êtes capable de faire l'armée.
- Capable, capable... Je ne sais pas me servir d'un fusil !
- Vous allez apprendre.

À ce moment-là, je n'étais pas encore un voleur. Oui, je m'étais servi dans l'armoire des gu-gusses qui se moquaient de moi, parce que j'avais faim de leurs bonbons. Une fois, j'avais subtilisé le porte-feuille d'un éducateur qui l'a récupéré sans conséquence, ni pour lui, ni pour moi.

En arrivant à l'armée, déjà le premier jour, des fourmis me démangeaient... Je disais : "Oui chef, oui Chef", mais ma tête était contrariée. Le chef a dit :

- Vous êtes le milicien Morellus ?"
- Je ne sais pas.
- Comment vous appelez-vous ?
- Morellus
- Et bien, vous êtes milicien !
- Morellus, je sais, mais milicien, je ne sais pas.
- Et bien, puisque c'est comme ça, allez aux douches.
- Prendre une douche, déjà ?
- Vous allez nettoyer les douches.

Bon, j'y vais, je vois des douches, je les nettoie. L'adjudant arrive. Il dit :

- Ce n'est pas les douches ici, Morellus !
- Milicien !
- Très bien, terminez ces douches ici. Ensuite, vous irez nettoyer

celles que je vous ai assignées près des cuisines.

- Oh, ça commence déjà à me casser les...

- Eh, là, poli ! Vous allez apprendre à marcher !

- M'apprendre à marcher ? Il faut d'abord savoir courir !

- Vous avez toujours le mot, mais ici, il n'y a rien à faire. Que ce soit un sergent ou même un capitaine...

- Même si c'était le roi, je ne m'abaisse pas. Des gens comme vous, on n'est pas dans la même classe.

- Comment ça ?

- Vous avez choisi un métier pour emmerder les autres.

Oh ! là, il n'était pas content.

J'ai fini de nettoyer toutes les douches correctement. Ensuite, j'ai effectué les corvées supplémentaires, prix de mon insolence.

Pendant tout mon service militaire, j'ai répondu, car je ne m'abaisse pas, jamais. Ils ont fini par me retirer ma carabine, puis ils m'ont fait passer chez un psychiatre. Il m'a fait allonger sur un fauteuil. Je lui ai dit :

- Je ne m'allonge pas. Je m'assieds.

- Pourquoi ?

- D'abord, je ne vous connais pas. On ne sait jamais que vous m'endormiez par un tour à vous et puis que vous m'attaquiez par derrière. Je reste assis et bien éveillé. Vous posez des questions et je vous répondrai.

C'était des bêtes questions. Pour finir, c'est moi qui ai fait parler le psychiatre. Ensuite, il a fait son rapport : "Ne sais pas lire, ni écrire, mais il a une intelligence supérieure à la moyenne et est conscient de ses actes."

En dehors de savoir que je n'étais pas fou, ce que je savais déjà avant, qu'est-ce que j'ai appris à l'armée ? Rien du tout ! À quoi ça sert le service militaire quand il n'y a pas de guerre ? De toute manière, s'il y avait une guerre, ce serait avec des missiles.

Qu'est-ce que je pourrais bien faire là-dedans ? L'armée ne m'a rien appris. Par contre, j'étais content d'être là, plutôt qu'à Brasschaat...

À l'époque la majorité était à 21 ans. Mon service militaire se terminant avant, j'aurais dû retourner à Brasschaat, lieu où j'avais grandi et qu'il me fallait rejoindre à chaque permission. Heureusement, je n'en avait pas beaucoup, car j'étais caserné en Allemagne. À l'occasion de la dernière avant la quille, j'ai inventé un plan. J'ai piqué une grenade et une carabine que j'ai cachées dans ma valise. À la frontière, j'ai fait le pitre avec les douaniers. Il m'ont donc fouillé de fond en comble et ont trouvé le butin, dans ma valise. C'était grave ! Ils m'ont directement renvoyé à la caserne, chez le colonel. Je lui ai expliqué que je ne voulais pas être démobilisé, car je préférais rester à l'armée que de retourner vivre à Brasschaat. J'ai été condamné à refaire le temps de mon service militaire, ce qui m'amenait à peu près à mes 21 ans. Ouf ! J'avais gagné. Au total, j'ai fait trois ans à l'armée.

Après avoir effectué mon temps, j'ai fini par rejoindre une dernière fois Brasschaat, jusqu'à ma majorité. Le jour de mes 21 ans, ils m'ont conduit à Charleroi. J'ai dû me débrouiller. J'ai vécu à la rue pendant trois ans. J'ai appris bien plus en ces trois années que pendant toute ma vie jusque là. Pour dormir, j'avais des cartons. Pour manger, je me servais dans les magasins. C'est ainsi que je me suis perfectionné dans le métier de voleur. Je rentrais à Cora City, Je surveillais les gens qui surveillaient. Un fois qu'il n'y avait personne à la caisse, je rentrais. C'était à l'époque de la poudre à lessiver en fûts. Je me souviens de Dash et Omo, pas les homos, les PD, mais la marque Omo. Je les aimais bien ceux là. Ma technique était simple : je pétais le fond du fût. La poudre coulait en laissant le dessus du fût intact et bien scellé. Je bourrais le bidon de vestes, puis je le passais moi-même à la caisse pour que la caissière ne le manipule pas. Pour le prix de la poudre, j'avais un stock de vêtements à revendre. Je gagnais ma vie ainsi, petitement, juste pour vivre. Ça a duré quatre ans, sans me faire prendre. Je n'utilisais pas toujours les même fûts. Parfois, je changeais de cartons. À ce moment-là, il

n'y avait pas encore d'alarmes. Un jour de froid et de faim, j'ai passé ma première nuit au magasin. Quand ils ont fait la fermeture, je me suis caché derrière des bacs de bière. Il ont fermé les lumières... Il n'y avait plus personne dans le magasin. Les lampes de secours me permettaient de me déplacer aisément. Que j'étais bien ! Tout était pour moi. J'étais un petit lutin dans un grand magasin. D'abord, j'ai chargé des caddies que j'ai ensuite cachés derrière les bacs de bière, où je m'étais caché en attendant la fermeture. Ces bacs étaient rangés après les caisses vers la sortie. Ce n'était pas très malin de la part du magasin, moi, ça faisait bien mon affaire.

Cette nuit là, j'ai mangé ! Un vrai festin ! J'ai mangé du poulet rôti. Qu'est-ce que j'en ai mangé ! J'avais tout, jusqu'au dessert. Ensuite, après tout ce copieux repas, je me suis endormi. Je ne bois pas. Je ne fumes pas. J'étais à l'aise. J'ai pris soin de m'endormir derrière les casiers. Là, je risquais rien. Quoiqu'il arrive, on ne verrait pas. J'ai bien dormi, au chaud, le ventre plein et en sécurité.

Quand on a ouvert les portes du magasin, quand les gens rentraient avec leur caddie, moi, je suis sorti avec un, puis avec l'autre caddie. j'en avais deux, mais pas de voiture. Pour ne pas laisser la marchandise dans le parking, j'ai caché chacun des caddies dans le bois, à côté du magasin, à l'abri des regards. Manque de pot, on m'a volé mes deux caddies ! Pour un voleur, se faire voler par un autre voleur, c'est grave ! J'ai donc téléphoné à un copain. Il est venu avec sa voiture. J'ai rempli un caddie. Je l'ai sorti, puis un deuxième qui est également sorti sans problème, avec l'aide de mon copain. C'était assez facile, car il y avait beaucoup de caisses à l'arrêt, sans personne dans les environs.

Une autre fois, j'arrive là-bas au moment de Noël et l'envie me vient de piquer un lapin, un bon lapin pour la Noël. Il était à poil, enfin, il était plumé, mais il était trop grand pour le cacher dans ma veste. Hop, je le mets dans mon pantalon, à ma

braguette, là, près du petit zizi. Je ne sais pas si c'est le contact avec mon bazar, mais voilà que le lapin mort écarte ses pattes ! Je ne l'avais pas vu. Je n'avais pas fermé ma veste. Voilà que je passe à la caisse. La caissière était rouge. Je me demandais ce qu'elle avait. Elle me dit :

- Monsieur, vous avez deux têtes.

- Deux têtes, Qué têtes ?

- Sur vous, vous avez deux têtes.

- J'en ai une, oui.

Je baisse les yeux et oh ! Putain ! Le lapin ! Un lapin déplumé, c'est laid... Elle me dit :

- Ne bougez pas, je sonne après la surveillante.

Je fais mine de vouloir sortir le lapin.

- Non, dit la caissière gênée, ne bougez pas le lapin devant tout le monde.

La surveillante arrive. C'était une vieille. Je l'avais déjà fait courir, celle-là ! La pauvre elle est morte parce qu'elle avait les jambes gonflées. Ce n'est pas de ma faute. Elle ne m'a attrapé que deux fois.

- Suivez-moi au bureau, me dit-elle. Surtout il ne faut pas sortir cette bête ici. Ça pourrait faire du dégât !

- Eh ! Ça fait mal des cuisses entre les couilles !

- Restez poli !

- C'est comme ça qu'on les appelle, hein Madame. Votre mari, comment est-ce qu'il appelle ça ?

Nous arrivons au bureau. Je sors le lapin de mon pantalon. Elle appelle la gendarmerie qui ne tarde pas à arriver. Le gendarme, une vieille connaissance :

- Pourquoi est-ce tu piques un lapin, Morellus ?

- Il était prêt, tout déplumé. C'était pour ma Noël.

- Ah !

Le gendarme dit à la surveillante : "C'est bon, nous allons l'emmener au poste avec le lapin." Une fois dans la camionnette, le gendarme dit : Tu as de la chance que c'est la Noël ! On va te déposer en ville. Son collègue au volant n'était pas vraiment

d'accord, mais il n'a pas insisté. Par contre, l'autre s'amusait :

- Il te faudrait des prunes et du vin avec ton lapin.

- Tais-toi, lui dit son collègue, il est encore capable d'aller se servir quelque part.

C'est ce que j'ai fait, dans un autre magasin. Les gendarmes m'attendaient à la sortie. Ils m'ont pris le vin et l'ont rendu au magasin, ainsi que les pruneaux. Il me restait le lapin. Qui l'aurait mangé après son passage dans mes culottes ? J'ai donc passé Noël avec mon lapin sans sauce cuit sur le réchaud de camping d'un squat provisoire.



Un vieil homme qui vivait lui aussi à la rue a été le premier à m'aider quand je suis arrivé de Brasschaat à Charleroi. J'étais perdu. Il m'a donné à manger et m'a initié à la débrouille, à tout ce qu'il faut savoir pour survivre en rue. Par après, l'élève a dépassé le maître. C'est moi qui lui fournissais à manger et des bouteilles. Il aimait bien les bouteilles...

Un jour qu'il faisait froid, il me dit :

- Gamin, ce n'est pas une vie pour toi ici. Moi, je suis vieux. J'ai assez avec ma bouteille de pinard que tu m'apportes. Tu es jeune. Tu ne peux pas vivre ainsi. Je connais des gens qui peuvent te lancer. Vas les voir et vois avec eux ce que tu peux faire.

Je suis allé les voir. Nous avons parlé. Ils m'ont trouvé un appartement. Je les intéressais, car je ne consommais ni drogue ni alcool.

- Tu ne fumes pas de Haschich ?

- Non, ça ne m'intéresse pas.

- Tu vis seul ?

- Oui.

- Alors, c'est facile. Si tu veux, on te fourni du stock. On va t'apprendre comment on le coupe, comment on le mesure et comme ça, tu auras un peu de sous.

- Et même, dit un autre, on pourra t'envoyer quelque clients. Tu te feras un bon mois.

On dit que c'est de l'argent sale qu'ils me proposaient-là. Mais quand je l'avais en main, cet argent-là, il était comme de l'autre. L'État, les autorités disent que c'est de l'argent sale, parce que ce n'est pas de l'argent gagné proprement, par le travail. Mais ce que je faisais, n'était-ce pas aussi du travail ?

Après l'avoir coupée, je mesurais l'herbe en remplissant une boîte d'allumettes. Je vendais discrètement, en petite quantité, pour ne pas me faire prendre.

Il y avait des filles qui proposaient leur corps contre une petite dose.

- Eh, eh, calme ! Je ne peux pas en donner, je les ai pour les

vendre, pas pour les donner.

Alors, ils m'ont dit :

- Donnes-en un peu, si non, elles risquent de te balancer.

Mais moi, quand je dis non, c'est non. C'est pourquoi, j'ai une fois passé une sale journée quand cinq drogués ont enfoncé ma porte. Ils m'ont bien tabassés et sont partis avec mon stock.

J'ai dû répondre aux questions de mes amis :

- Comment étaient-ils ? Qu'est-ce qu'ils avaient comme voiture ? Est-ce que tu les avais déjà vu ? Etc, etc.

Des voitures sont parties en fumée. Il y a eu des bastonnades en ville.

Ensuite, mes amis m'ont présenté d'autres "commerçants" avec lesquels désormais je ferais affaire. Mais là, il n'y avait pas que du haschich à vendre. Il y avait de la poudre et un peu de tout, au gré du marché. Je vendais ce que les clients me demandaient. Pour garantir ma sécurité, j'avais acheté un scanner. Voilà que j'avais entendu les flics parler de clients qui sortaient de chez moi. Ils ne les arrêtaient pas parce qu'ils visaient plus haut. Ne voilà-t-il pas qu'ils disent entre eux qu'il vont débarquer chez moi le lendemain matin ! L'adresse, tout y était. Avec ce que j'avais dans l'appartement, là, j'étais mal. J'ai donc transporté tout chez des copains.

Les poulets sont bien arrivés aux petites heures, mais j'étais réveillé avant qu'ils ne sonnent à la porte. Je les attendais. Ils ont fouillé, cherché. Ils ont appelé un maître chien. J'avais un berger allemand. Ils voulaient savoir si c'était un mâle ou une femelle. "Regardez-vous même", que je leur ai dit. J'ai ajouté, plus fort que moi :

-Votre femme, vous ne regardez pas entre ses jambes ?

Paf ! Une gifle que j'ai reçu dans ma gueule.

Dans leurs rapports, c'était toujours pareil : "Très, très impoli."

Mais qu'est-ce que j'en peux, si je n'ai pas été éduqué !

Le maître chien arrive. Et son chien, au lieu de fouiller, il va bouffer les Frolic de mon chien, à moi. Alors, je lui dit :

- Eh grand, ton chien, il n'a pas à bouffer ? Ça ne bouffe pas un chien de police ?
- il y a peut-être de la drogue en-dessous de l'assiette ?
- Je l'ai préparée pour toi.
Il soulève l'assiette. Rien. Normal.

J'avais dû mettre mon chien dans la chambre à coucher pendant qu'ils cherchaient ailleurs. Dans la chambre à coucher, il y avait un petit paquet d'herbe, mais le chien du flic ne pouvait pas y entrer, car le mien y était. S'ils avaient fait sortir mon chien, puis faire entrer le leur, ils auraient trouvé au moins un petit quelque chose. Mais, gendarmes, est-ce un métier ? Ils devaient taper à la machine, alors qu'ils avaient des doigts comme des éléphants. Ils tapaient, ils tapaient ! Ils devaient faire quatre feuilles pour deux fois rien. Maintenant qu'ils ont des ordinateurs, c'est encore pis. Ils sont encore plus fainéants. Ils ne font plus de procès verbal. On les appelle. Ils viennent, ils parlent avec les voisins et blabla et blabla avec tout le monde. C'est tout. Ça en reste là, avec des voisins qui continuent à se souhaiter le pire.

J'étais donc tiré d'affaire ! Il me restait à récupérer mon stock. Mais les copains chez qui j'avais tout planqué, c'étaient des fumeurs et pas que de havanes !
Donner de la drogue à un drogué, c'était à ne pas faire !
Une fois que l'on confie de la drogue à un drogué, on ne le voit plus.
Un drogué vendrait sa mère et son père pour de la drogue. Il taperait sa mère et son père pour en avoir. Là, il n'y a plus de famille qui compte, plus d'amis. Fini !
J'étais dans la merde ! Et eux aussi ! Les propriétaires de la marchandise n'allaient pas laisser passer ça !

La drogue, ça brûle le cerveau. C'est pour ça que quand mes amis disaient "Prends, prends !". J'ai toujours refusé.

Où sont mes camarades de l'époque ? Crevés dans la rue... C'est pourquoi je dis aux jeunes, même pas une cigarette ! C'est comme un verre de bière, tu en prends un, c'est bon. Tu prends une femme, tu la baise une fois, c'est bon. Tu ne sais plus t'en passer.

C'est toujours pour le premier verre, la première femme ou le premier joint ou la première tof que tu dois dire non, si tu ne veux pas y retourner. Quand on en prend une fois, on ne finit plus.

Avec la coke, et les autres drogues dures, vous êtes foutus ! Pour avoir un joint, un verre, un peu de blanche, vous vous vendez.

Je suis impoli, mal éduqué, mais je ne m'abaisse pas à être accro à quoi que ce soit. C'est ma fierté, ma liberté.



